

leMag

rendez-vous culturel du Courrier

CINÉMA Une nouvelle génération de cinéastes chiliens raconte la dictature et son héritage dans la société actuelle. Leurs films sont à l'affiche du festival Filmar en Amérique latine et s'immiscent enfin dans les salles romandes. Coups de projecteur sur trois longs métrages.



Photo. Paulina García dans *Gloria* de Sebastián Lelio, projeté le 15 novembre à Genève en ouverture du festival Filmar en Amérique latine et à l'affiche en Suisse romande dès le 27 novembre. FILMCOOPI

Histoire(s) du Chili

MATHIEU LOEWER

Né il y a presque dix ans, le *novísimo cine chileno* se fraie enfin un chemin vers nos écrans. Trigon avait certes déjà distribué quelques films, dont *Play* et *Turistas* d'Alicia Scherson. Mais c'est *No*, remarqué à Cannes et nommé aux Oscars, qui semble avoir ouvert la voie en mars dernier. Aujourd'hui, le CityClub de Pully importe *Carne de perro* de Fernando Guzzoni. Et à la fin du mois sort *Gloria* de Sebastián Lelio. Ces trois titres seront aussi au festival Filmar en Amérique latine (du 15 novembre au 1^{er} décembre), qui propose une dizaine de fictions et documentaires chiliens – dont *Las niñas Quispe* de Sebastián Sepúlveda.

Autant d'occasions d'attraper le train en marche: avec *No*, Pablo Larraín clôt une trilogie, tandis que *Gloria* est déjà le quatrième long métrage de son auteur. On aura donc manqué le début de l'histoire, qui commence au Chili en 2005 quand le Festival de Valdivia accueille les premières réalisations de Matías Bize, Alicia Scherson et Sebastián Lelio. L'émergence de ces jeunes cinéastes coïncide avec l'entrée en vigueur d'une loi sur le cinéma, la multiplication d'écoles et festivals.

Repérés à San Sebastián (manifestation espagnole vouée aux cinémas latino-américains), leurs

films attirent une attention croissante à l'étranger, mais il faudra attendre la fin de la décennie pour les voir rallier les grands festivals internationaux. Sélectionneuse à la Quinzaine des Réalisateurs cannoise et programmatrice du CityClub, Anne Delseth se souvient: «En 2010, Edouard Waintrop (*délégué général de la section, ndlr*) nous avait dit: 'Cette année, il se passe quelque chose au Chili.' Le tournant a eu lieu lorsque l'organe de promotion du cinéma national¹ a changé d'équipe. Il s'est formé un noyau de gens très dynamiques liés au Festival de Valdivia, dont le directeur Bruno Bettati est aussi un producteur très actif. Parmi ses programmeurs, on retrouve notamment Sebastián Lelio et Gonzalo Maza – le réalisateur et le scénariste de *Gloria* – ou encore Matías Bize, qui a présenté *La Vida de los peces* à Venise.»

ESCALADE FESTIVALE

Devenu incontournable de Cannes à Sundance, le «tout nouveau cinéma chilien» bénéficie alors de l'accélérateur festivalier: «Les cinéastes participent aux laboratoires de projets organisés par ces manifestations, qui ouvrent la porte à une sélection et aux coproductions avec l'Europe ou les Etats-Unis. Une coproduction signifie également une sortie garantie dans les pays impliqués», note Anne Delseth.

L'essor du *novísimo cine chileno* rappelle celui du «nouveau cinéma argentin» des années 1990. Son cousin chilien n'est toutefois pas à proprement parler un courant esthétique, mais plutôt le résultat d'une émulation générationnelle: «Ces cinéastes travaillent ensemble, ils sont très solidaires et voyagent beaucoup dans les festivals», précise encore Anne Delseth. Nés pour la plupart dans les années 1970, ils ont grandi sous la dictature et assisté dès 1988 à la transition vers la démocratie. En découlent le regard qu'ils portent sur leur pays, la nécessité de revisiter le passé pour critiquer le présent et envisager l'avenir.

DU PASSÉ AU FUTUR

S'impose en effet pour cette génération un devoir de mémoire que la société chilienne peine à accomplir. De nombreux films d'époque en témoignent, de l'autobiographique *Machuca* d'Andrés Wood – le coup d'Etat de 1974 vu par un enfant – à la trilogie de Pablo Larraín sur la dictature (*Tony Manero*, *Santiago 73 - Post Mortem*, *No*). Les échos du régime s'invitent même aux confins de l'Altiplano dans *Las niñas Quispe* et résonnent jusqu'à nos jours avec l'ancien militaire de *Carne de perro*. «Nous avons gardé la Constitution de Pinochet et son modèle économique²» résume le réalisateur de *No*. Un film où il évoque ce lourd

héritage à travers la campagne du référendum de 1988 qui mit fin au règne du dictateur.

De fait, c'est une société inégalitaire et pleine de non-dits qui se dessine en creux quand l'action est plus contemporaine. Avec la permanence d'un modèle familial et religieux que Sebastián Lelio attaque de front dans *La Sagrada Familia*. Mais le cinéaste s'applique aussi à illustrer son dépassement dans les plus optimistes *Navidad* et *Gloria* – dont l'héroïne est une sexagénaire divorcée, état civil autorisé par la loi depuis 2004. Sur le mode plus utopique de la fable, les comédies existentielles d'Alicia Scherson s'inscrivent également dans cette veine.

Au-delà de genres et de formes diverses (de l'académisme à l'auteurisme radical) apparaissent ainsi des préoccupations propres à cette génération. Elles fondent un «tout nouveau» cinéma qui rompt avec le néoréalisme du *nuevo cinema* incarné par *Tres Tristes Tigres* de Raoul Ruiz (1968) – d'où le distinguo du terme *novísimo* – comme avec le militantisme d'un Patricio Guzmán (*La Batalla de Chile*, 1975-1979).

(lire aussi page suivante)

¹ www.cinemachile.cl

² Cahiers du cinéma n° 687, mars 2013.



Photo.
Bergères de l'Altiplano dont le monde ancestral s'écroule, les sœurs Quispe sont les héroïnes du premier long métrage de fiction de Sebastián Sepúlveda (en médaillon).
FABULA

Rage et désespoir

A l'affût de films injustement négligés par nos distributeurs, le CityClub de Pully présente en ce moment *Carne de perro* du jeune cinéaste chilien Fernando Guzzoni, bientôt projeté aussi au festival Filmar en Amérique latine. Un premier long métrage de fiction éprouvant, mais pas moins prenant.

Toujours en mouvement, cadrant serré et laissant l'arrière-plan flou, la caméra colle au corps las d'Alejandro, à sa mine sombre et patibulaire, à son regard noir où passe autant de rage que de désespoir. Menant une existence solitaire et précaire, cet ancien militaire que sa femme et sa fille refusent de voir est en proie à de terribles angoisses. De quels crimes passés porte-t-il le fardeau? On n'en saura rien, mais son présent en est devenu insupportable et son avenir paraît bien incertain...

Plombé par son thème et son protagoniste peu aimable, aride par sa forme, *Carne de perro* n'est pas un film qu'on a envie de voir. Quelques minutes suffisent pourtant à nous capturer dans les filets de sa formidable intensité et de son intenable suspense: ce paria imprévisible semble prêt à exploser, rongé par une violence qui, craint-on, ne pourra que se retourner contre lui ou les autres...

On l'aura compris: bien que focalisé sur son personnage, le film de Fernando Guzzoni est autant le portrait d'un homme que celui d'un pays. Comme en témoignent aussi, au détour d'une scène, les paroles d'un prêtre évangéliste appelant à l'oubli et au pardon pour que naisse un «nouveau Chili». Et le fait que *Carne de perro* s'achève sur l'image d'une porte close en dit long. MLR

¹ Le titre, signifiant littéralement «viande de chien», renvoie à une expression chilienne qu'on peut traduire par coriace, dur à cuire.

Là-haut sur l'Altiplano...

Rieur et volubile, Sebastián Sepúlveda ne ressemble pas à son film: un drame rural d'une sublime austérité. *Las niñas Quispe* met en scène un fait divers très connu au Chili: trois sœurs de 47, 50 et 57 ans, bergères sur l'Altiplano, apprennent en 1974 qu'une nouvelle loi impose d'abattre leur troupeau de chèvres. Ce qui signifie la fin même de leur mode de vie...

Primé à Venise pour sa photographie, le film sera projeté au festival Filmar en Amérique latine en présence du cinéaste. Ce fils d'exilés politiques est déjà à Genève, où il a vécu adolescent, pour travailler sur un documentaire chez Rita Productions. Il nous parle de son premier long métrage de fiction, et du nouveau cinéma chilien.

– J'ai passé deux mois sur l'Altiplano auprès des deux familles qui vivent encore à cet endroit. Dina était d'une froideur glaciale, très dure et en même temps si belle dans sa dignité. Je cherchais des acteurs non professionnels, mais je n'en ai pas trouvés: les gens qui sont partis de la région en ont perdu la culture, ils sont devenus esclaves de la ville. Je suis donc retourné voir l'autre famille pour savoir si j'avais une chance de convaincre Dina. On m'a répondu que l'argent pouvait l'intéresser! Je lui ai dit qu'elle serait payée, comme les autres acteurs, et elle a accepté.

Il n'est pas rare d'entendre dire que les persécutions sous une dictature ne concernent au fond qu'une minorité d'opposants politiques. Le cas des sœurs Quispe, qui semblaient pourtant vivre hors du monde et du temps, prouve le contraire. Leur culture n'y a pas survécu...

– Au Chili, beaucoup de gens de la classe moyenne disent: «Oh, vous savez, il ne m'est rien arrivé...» Ils ne se sont pas rendus compte que la télévision et les journaux les lobotomisaient, qu'ils sont rentrés dans un espace très obscur de la pensée, de l'épanouissement humain. La culture chilienne, au sens le plus large, s'est fortement rabougri durant ces années. Sous Pinochet, il n'y avait plus de bons restaurants. Or la gastronomie témoigne d'une façon de vivre: on ne sortait jamais, chacun s'enfermait dans son petit monde. Si la plupart des gens ne se sont pas aperçus de tout cela, c'est que la dictature a bien fait les choses!

Cela dit, l'histoire des sœurs Quispe est universelle. Elle raconte le choc destructeur entre deux cultures, souvent sans que ce soit même prémédité. La loi ne partait pas d'une mauvaise intention, il s'agissait de lutter contre la désertification en tuant ces chèvres qui mangent toute la végétation. Elle a toutefois été abrogée.

Las niñas Quispe se focalise sur des destins individuels en reléguant le contexte politique à l'arrière-plan. N'est-ce pas caractéristique de nombreux films chiliens?

– En effet, c'est certainement lié à notre génération. Sous la dictature et même à l'époque de l'Unité populaire d'Allende, on tournait des films choraux qui prétendaient mettre en scène «le peuple». Partir du particulier pour toucher à l'universel me semble bien plus juste: on suit un personnage de près, on découvre les difficultés de son

Qu'est-ce qui vous a intéressé dans l'histoire des trois sœurs Quispe?

Sebastián Sepúlveda: Leur monde ancestral, primaire, réduit à l'essentiel. L'Amérique latine vit dans des temps très différents, car elle n'a pas connu un développement linéaire comme les sociétés européennes. Les sœurs projettent leurs angoisses sur des choses qu'elles ne comprennent même pas. C'est la rencontre de deux âges, l'écho de la rationalisation et de l'ordre modernes dans leur univers de pierre où il n'y a pas un seul angle droit! De simples mots se muent ainsi en cauchemar dans leur esprit. Le film est comme une histoire de fantômes dans un espace abstrait. Déjà confrontée au deuil de leur sœur aînée, qui était une mère pour elles, ces femmes qui ont entre 40 et 60 ans se sentent soudain abandonnées, comme des petites filles. Je trouvais cette histoire très belle, à la fois d'une tendresse inouïe et digne d'une tragédie grecque.

C'est aussi un huis clos, dans des paysages grandioses.

– Oui, dans un espace gigantesque qu'elles aiment, mais dont elles sont prisonnières. Leur monde est très austère et le film aussi, parce qu'il devait le raconter à travers leur sensibilité, leur rythme. Le scénario est tiré d'une pièce: 70 pages de dialogues où ces femmes s'expliquent ce qui leur arrive. Ça marche au théâtre, mais pas au cinéma! Il fallait être subtil dans la façon d'exprimer leurs sentiments, avec toute la pudeur que peuvent avoir ces femmes-là.

Comment avez-vous convaincu Dina Quispe, la nièce des trois sœurs, de jouer dans le film?



A voir.

- *Carne de perro* de Fernando Guzzoni, au CityClub de Pully jusqu'au 24 novembre et au festival Filmar en Amérique latine (Genève, Bienne).
- *Las niñas Quispe* de Sebastián Sepúlveda, au festival Filmar (Genève).
- *Gloria* de Sebastián Lelio, au festival Filmar (ve 15 novembre, Auditorium Arditi, Genève) et à l'affiche en Suisse romande dès le 27 novembre.

Festival Filmar en Amérique latine.

Du 15 novembre au 1^{er} décembre à Genève, Lausanne, Bienne, Neuchâtel, Courroux, Sion et en France voisine. Programme complet: www.filmar.ch



parcours, on apprend à le comprendre. Nos sensibilités politiques sont différentes, mais en tant que cinéastes nous ne voulons surtout pas donner de leçons!

Ces films jouent aussi souvent sur la suggestion, on y devine plein de non-dits. Comme dans la société chilienne?

– Ce mode narratif correspond aux codes de notre société. La dictature c'est vingt ans de non-dits, et il y en a encore beaucoup aujourd'hui. On vient à peine de remplacer l'expression «régime militaire» par le terme «dictature» dans les manuels scolaires. En public ou dans les médias, on ne peut toujours pas appeler certaines choses par leur nom. Nos films sont en fait à l'opposé du cinéma américain, qui dit tout mais avec une simplification extrême!

PROPOS RECUEILLIS PAR MLR

«Gloria», ambassadeur du cinéma chilien

SERGIO FERRARI

Gloria, l'un des films latino-américains qui a connu la plus grande répercussion internationale en 2013, poursuit en Suisse romande son beau parcours dans les festivals et sur les écrans européens. En août dernier, le quatrième long métrage de Sebastián Lelio a été projeté en présence du réalisateur et de son actrice sur la Piazza Grande de Locarno, où nous les avons rencontrés. En février à Berlin, la comédienne et directrice de théâtre Paulina García avait déjà remporté, avec aisance et autorité, l'Ours d'argent de la meilleure interprétation féminine pour ce premier rôle au cinéma.

Elle incarne Gloria, 58 ans et divorcée avec deux enfants adultes, confrontée à une solitude pesante. Esprit ouvert et vif, elle partage sa vie entre activité professionnelle, soirées dansantes pour célibataires et distractions occasionnelles, qui ne lui amènent que vides affectifs et déceptions amoureuses. Sa rencontre avec Rodolfo, 65 ans et marqué par une rupture, semble lui offrir la possibilité d'une renaissance sentimentale, qui ne durera pas. Le rideau tombe en montrant Gloria dans une fête, comme au début, mais transformée et forte d'une liberté nouvelle.

«Ce fut un rôle avec quelques scènes particulièrement difficiles, explique Paulina García.

Notamment celles que je devais tourner seule, parce que ce n'est pas simple d'être naturel dans la solitude, lorsqu'il n'y a pas d'enjeu dramatique et que le personnage n'accepte pas non plus une vie insipide.» Elle évoque aussi les scènes de rapports sexuels: «Malgré ma longue expérience théâtrale, il n'était pas facile de dévoiler mon corps devant les caméras et d'empêcher que la nudité se transforme en ceinture de chasteté de la créativité ou en une armure qui cache la vérité.»

OMBRE ET LUMIÈRE

Après sa première à Berlin, *Gloria* a été lancé en mai dans les salles chiliennes, où il a connu un joli succès avec 150 000 entrées, devenant ainsi le deuxième film chilien le plus vu en 2013. Il a aussi été distribué dans plus de 45 pays, et sortira en Suisse romande à la fin du mois.

Ici, Sebastián Lelio n'est pas un parfait inconnu. Son long métrage précédent, *El Año del tigre*, était en compétition au Festival de Locarno en 2011, dont il est reparti avec le Prix du Jury des jeunes. «Je suis très ému d'avoir pu entrer en Suisse par la grande porte de Locarno, un formidable espace cinématographique où chacun veut être présent», souligne le réalisateur en faisant une comparaison avec son pays natal: «Au Chili, 8000 personnes ont vu *El Año del tigre*, soit autant de spectateurs que sur la Piazza Grande!»

Ce n'est donc pas un hasard si, dans la chaleur du dialogue, le cinéaste associe ses deux derniers longs métrages. «Ce sont des œuvres très différentes, qui sont néanmoins très proches et complémentaires.» Le lumineux *Gloria* n'aurait pu exister sans la noirceur humaine de *El Año del tigre*. «Après ce film très sombre, j'ai décidé de réaliser un hymne à la vie, qui puisse séduire un public plus large et diversifié. Je suis très surpris et satisfait d'être parvenu à cette synergie avec les spectateurs. Partout où nous allons, le film parle aux gens.» Sûrement, relève-t-il, parce que de nombreuses personnes se reconnaissent dans les sentiments et les préoccupations de Gloria, dans son vécu propre à l'approche de la soixantaine, «un âge qui, dans nos sociétés modernes, n'est plus synonyme de vieillesse, mais marque le début d'une nouvelle étape de la vie, avec des promesses de plénitude.»

PROCESSUS HISTORIQUE ET SOCIAL

Deux scènes du film relient les parcours intime de Gloria à la situation sociale de son pays: lorsqu'elle participe spontanément à un *cacerolazo* (protestation citoyenne qui se traduit par un concert de casseroles) et quand elle déambule au milieu d'une manifestation d'étudiants. *Gloria* est-elle seulement une œuvre existentielle ou aussi le reflet d'une réalité nationale? «Il n'y a

pas de film qui ne soit pas politique, répond Sebastián Lelio. Dans ce cas, je voulais rapprocher la lutte personnelle de Gloria pour être écoutée, regardée et respectée avec les mobilisations de la société chilienne pour ses droits. Ce sont deux expressions d'une même conscience.»

Et comment explique-t-il l'avènement actuel de ce nouveau et brillant cinéma chilien? «C'est le résultat de plusieurs années de travail. Un progrès naturel, qui s'est construit pas à pas depuis le milieu de la dernière décennie, avec l'apparition d'une poignée de films annonçant que quelque chose de neuf se préparait. Une génération renouvelle les formes d'expression, en modifiant la manière de jouer avec le cinéma et finalement avec les contenus. On change l'éthique et on modifie l'esthétique.»

Sebastián Lelio associe le *novísimo cine chileno* – surgi comme par génération spontanée, sans programme tracé d'avance – à un processus historique et social. «D'une certaine manière, un «nouveau cinéma» apparaît seulement lorsque la société en a besoin. Il coïncide avec la fin des années de dictature et avec la reconstruction d'une nouvelle forme de participation démocratique. Ce cinéma est le résultat de vingt années de démocratie.»

Traduit de l'espagnol par Hans-Peter Renk